Document généré le 24 avr. 2024 05:11

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Immobile

Céline Messner

Numéro 29, été 1986

L'exil

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15286ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Messner, C. (1986). Immobile. *Moebius*, (29), 31–36.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CÉLINE MESSNER

Immobile

Même lorsqu'il posait, il ne pensait pas qu'aux hommes. Il pensait aussi à autre chose, à des tas d'autres choses. Il pouvait tout sentir, tout percevoir, comme si on le touchait. Les images se bousculaient, complètes, envahissantes, écrasantes, même dans la douceur. Cela le faisait frémir, de l'intérieur, et il aimait cela, la sensation, là, énorme. Et puis, il y avait toujours un court moment où tout le corps, sa propre respiration, ses membres, le sang qui battait, oui, tout le corps s'évadait de sa propre matière, pour mieux le laisser seul avec les images de sa tête. C'était pour traverser de l'autre côté du miroir, c'était pour lui une forme d'exil, oui, c'est cela, l'exil, être étranger à soi-même.

D'ailleurs, avait-il seulement été un peu lui-même durant toutes ces années, avait-il seulement su qui il était. La première fois, elle lui avait dit avec sérénité: «Je repars, mais pas pour longtemps, et puis tu viendras me rejoindre au bord de la mer, tu aimes ça la mer, n'est-ce pas?». Il n'avait pas répondu sagement: «Oui j'aime ça la mer», parce que cela aurait signifié qu'il était d'accord, pas seulement pour la mer, mais aussi pour le reste, le départ, l'attente. Et il savait que l'attente dans sa tête prenait des quantités de formes diverses, allant de la tristesse au flottement le plus léger. Et l'attente finissait par prendre tellement de place qu'elle grandissait au-delà des limites du temps, elle pénétrait toute son existence, l'éloignait de ses propres gestes, il devenait, se transformait en attente. Mais comment, enfant, pouvait-il savoir qu'il ne vivait déjà plus en lui-même.

Et maintenant, il était là, immobile, devant cet homme qu'il ne connaissait pas, et qui dessinait des

parties de son corps qui n'avaient rien à voir avec le corps musclé et tendu qui s'efforçait de ne pas bouger. A ce moment précis, pas un muscle qui bouge, pas d'expression sur son visage, il attend. Il attend de s'envoler là où personne ne peut le rejoindre. Après cinq ou dix minutes de pose, une espèce de sensation étrange se manifestera, un mélange de douleur physique et d'extase, et puis le moment arrivera où il ne sentira plus rien, où il n'y aura plus de corps, plus de pensées précises, mais des faisceaux de lumières colorés qui se dégénéreront rapidement. Cela se déroulait toujours à peu près de la même façon, selon le même scénario. Cependant, il ne se lassait jamais de cette organisation instinctive de son subconscient; au contraire, cela provoquait toujours la même excitation, comme un orgasme que l'on sent venir et dont on connait d'avance le plaisir qu'il procurera.

Tout d'abord, il voyait apparaître sa mère, sa mère qui se penchait sur lui pour l'embrasser et qui lui disait qu'elle allait revenir. Elle partait, enveloppée dans un grand manteau rouge; elle ne marchait pas, elle flottait; il ne voyait pas ses pieds, seulement le manteau. De loin, de très loin, il entendait sa voix lui chuchoter: «Je te rapporterai des surprises, des tas de surprises, tu seras content». A ce moment-là, il devait retenir un peu sa respiration pour ne pas gémir, et surtout fermer les yeux, cela lui faisait mal de savoir que la mère ne rapporterait pas de surprises, puisqu'elle ne reviendrait jamais. Mais après, tout de suite après, un spasme très puissant le contenait tout entier au centre de la poitrine, et c'est à cette seconde précise qu'il prenait véritablement son envol, qu'il pouvait fuir la douleur, qu'il ne savait vraiment plus où il était.

Il voyait Gauguin, Gauguin dans son île, entouré d'indigènes alanguis et silencieux; on entendait comme un souffle, c'était peut-être le bruit de la mer toute proche ou bien les efforts haletants du peintre qui barbouillait ses toiles à toute vitesse. Il y avait d'immenses toiles partout. De la peinture, des pinceaux, et surtout, toute une foule nue, composée d'hommes et de femmes, qui gisait là et qui prenait la pose. Les modèles changeaient de pose en même temps, et Gauguin se mettait alors à souffler encore plus fort et à transporter toutes ses toiles, les plaçant sous un autre angle, regardant le ciel pour évaluer la lumière et se couchant presque par terre pour atteindre les pots remplis

de peinture. Les pots aussi subissaient des transformations, et la couleur changeait sans cesse, de sorte qu'une seule peinture pouvait en faire quatre ou cinq, et la retouche au sein d'une femme devenait aussi aisément la ligne de l'épaule d'un garçon. Tout d'un coup, on entendait comme de la musique, une espèce de mélopée; c'était des choeurs qui chantaient très doucement au début, puis de plus en plus fort. La foule d'indigènes-modèles se levait et portait des torches. Gauguin lui-même allumait une torche et mettait le feu à ses toiles, elles brûlaient, noircissaient, mais la couleur demeurait toujours éclatante et ne cessait de changer, de se transmuer. Dans le tourbillon des couleurs vives et mobiles, une femme s'avançait, en noir, un livre à la main. Elle traînait derrière elle une malle, une malle bardée de fer comme celles que l'on trouvait à bord des voiliers; elle ouvrait la malle avec beaucoup de précautions mais sans effort aucun. Les chants grondaient maintenant, ils devenaient presque rageurs, et la femme en noir montrait son visage penché au-dessus de la malle ouverte; elle avait d'immenses yeux verts mouillés, on aurait dit qu'elle était en transe. Elle disait très gravement: «Je m'appelle Anaïs, je m'appelle Anaïs Nin, j'ai peur j'ai peur j'ai peur de l'éditeur, mais vous lui direz que je m'appelle Anaïs, Anaïs Nin». Et elle regardait en pleurant le contenu de la malle: des livres, d'énormes livres, tellement énormes qu'elle n'arrivait pas à les porter elle-même, et Gauguin devait l'aider à transporter les livres sur la plage où la mer les emportait un à un. Anaïs s'exclamait: «très très bien Gauguin, c'est une bonne chose de réglée, viens Gauguin, on va fêter». Anaïs s'avançait vers lui en agitant des bâtons d'encens enflammés. Gauguin se mettait à courir et sautait au travers d'une des toiles puis disparaissait avec elle. Anaïs décrétait: «C'est le trou noir». Un épais brouillard tourbillonnait, dissimulant la foule, les chants, la mer, la malle, l'île toute entière, ne restait que le visage d'enfant d'Anaïs Nin et ses yeux verts de pluie.

Un muscle lui faisait mal, sorte de réveil latent en quelques fragments de lucidité. Le peintre était toujours au même endroit et dessinait; il entreprenait maintenant de grands croquis, changeait ses pinceaux et ses fusains de place, trébuchait dans un contenant rempli d'eau, jurait avec agressivité: «Surtout, NE BOUGEZ PAS, NE BOUGEZ PAS, je n'ai pas encore

terminé». Le grand manteau rouge et la mère dans le manteau qui revenait. Les images apparaissaient plus floues, plus ombragées. Il était difficile de distinguer si la mère pleurait ou riait; elle renversait la tête en arrière et elle ouvrait son grand manteau; elle était nue, elle était nue et se pressait contre un homme. A nouveau, il devait ne pas trop respirer, ravaler, avaler pour ne pas gémir. Une sorte de pression se faisait sentir, comme le sang qui bat trop fort dans les tempes serrées, serrées... L'immobilité. Le silence rempli de cris. La toile tissée par l'illusion, et les phantasmes avides repassant inlassablement. La trame, l'histoire s'avançait mentéuse et pleine, pleine à craquer. Certains muscles se mettaient à trembler. Le corps, le fait organique n'avait même plus de sens. Pour ainsi dire, il n'avait plus de corps, mais qu'une image à reproduire et qui s'éloignait en dehors de toute réalité.

Combien de doubles faut-il franchir pour avoir droit à soi-même, combien de couches faut-il traverser pour arriver au fond lisse et soyeux sur lequel on puisse s'étendre et se reposer? Commeht les spirales de notre imagination arrivent-elles à nous mener ailleurs, à l'étranger de nous-mêmes? L'exil. L'exil qui ne voyage pas. L'exil sur place dans sa propre tête. L'exil d'un corps prenant place dans n'importe quel espace et, quelque part au milieu, le vide, le vide qui prend toute la place. Quelques picotements lui chatouillaient l'extrémité des doigts, des orteils. Il aurait juré que quelqu'un, une main, une main d'homme le caressait, le parcourait tout entier. Il n'apercevait rien, rien; il ne faisait que sentir et frissonner. Ce qui allait suivre ne dépendait que de lui et il le savait. Mais les reflets qui s'entrechoquaient dans son esprit ne lui donnaient pas le temps de choisir, une espèce de vivacité visionnaire qui s'échafaudait à son insu contrôlait tous les miroirs.

On aurait dit que cela surgissait du plancher. Il distinguait des corps entrelacés, soudés les uns aux autres, deux corps, deux corps d'hommes se manifestaient distinctement. Ils étaient là, vivants, nus, devant lui, debout, entre l'artiste qui s'acharnait à cerner et à contenir les formes et le podium où il était assis depuis le début de la séance. Les deux hommes s'attiraient l'un vers l'autre en se tenant par les épaules, puis s'embrassaient longuement, ne cessaient de plonger dans leurs bouches entrouvertes. Ils parcouraient mutuellement leurs corps avec des gestes lents, les paumes

ouvertes, se rapprochant tellement qu'ils se confondaient et devenaient tout à coup un seul et même homme. Des couleurs douces ondulaient autour d'eux; il revoyait les illustrations d'anges de son enfance, roses, bleues, dorées. Mais les deux hommes n'avaient pas de visages, aucun trait, seulement une figure avec une bouche qui embrassait avec gourmandise. Les deux anges paraissaient effrayés; ils se soudaient et se confondaient à nouveau en un jumeau solitaire. La douceur et la tendresse les dédoublaient et leur rendaient leur identité, alors que la crainte les faisait revenir au point de départ. Une espèce de vie, de mouvance les animait. On aurait pu dire de la facilité, comme dans le jeu des enfants, les anges possédaient la même propriété, celle de l'être double. Mais la mère vient toujours hanter le jeu des enfants, le défaire de son rôle. Il voyait encore revenir la mère recouverte de son vêtement rouge, mais cette fois avec un regard vide, qui n'était pas celui des promesses. De nouveau, il était tenté de s'enfuir, de se loger ailleurs qu'en lui-même, de poursuivre un voyage qui le menait aux frontières de son imagination. Il voulait exterminer la mère, la réalité, le souvenir, l'enfance qui le harcelait. Il voulait garder la sensation juste, subtile, entre le désir et la satisfaction. Surtout et davantage, il voulait se tenir hors des limites possibles et ne jamais s'arrêter. Immobile. Perché sur les barricades d'un exil nouveau et inventé à chaque séance de pose, à chaque fois qu'une menace de se voir encadré surgissait. Le rêve éveillé, l'envol devenait liberté entière d'être et d'être n'importe qui.

Il aurait voulu partir avec eux, avec les anges. Il voulait voyager jusqu'au bout de ses rêves et mourir s'il le fallait. Il étouffait, étouffait, étouffait. Il ne voulait plus respirer. Un serpent, une odeur mouillée se collait à sa peau et frôlait son cou. Le parfum flottait partout autour de ses narines et sur tout le corps, sur les mains, dans la pièce, couvrant jusqu'à l'odeur de la peinture. Il aurait voulu déchiffrer le code de l'odeur, du parfum, il aurait voulu retenir l'odeur en lui pour la garder. Le souvenir, la mémoire comme une maladie. L'immobilité, l'impuissance, l'attente qui cassera tout. Il sentait qu'à n'importe quel moment il pouvait se multiplier à l'infini et s'inventer des raisons qui ne le justifieraient jamais.

Il était au dehors, étranger à sa propre cadence. L'odeur de la mort, le parfum de la mère, le manteau rouge sans les pieds, le flottement des mots, le ballottement du départ. La mère de promesses qui n'allait jamais revenir. Et lui qui partait sans jamais s'arrêter. C'était de si près qu'il fallait revenir. Et pourtant, comment pouvait-il évaluer la distance qui le séparait de lui-même?

* * *

Une voix forte se fit entendre du fond du studio: «Vous pouvez relâcher la pose, reposez-vous maintenant, j'ai terminé le travail». Le peintre avait terminé. Il fallut quelques secondes au modèle pour retrouver son corps et lui permettre de fonctionner normalement. A côté de l'immobilité, la vie de l'action reprenait forme, se manifestait violemment; il fallait bouger, parler, être ce qu'on avait été avant. Une espèce de vertige se faisait sentir, comme si le voyage entamé au coeur de la vie intérieure, dans les tournants du labyrinthe, n'était pas tout à fait terminé. Mais il fallait revenir, oui, il fallait dorénavant refaire à l'envers le chemin qui avait mené loin et nulle part à la fois.